

Le « Nouveau » philosophe Bernard-Henri Levy au conseil national des femmes belges

« Il ne faut pas entrer dans la voie des méchants »

Le 25 avril dernier, accueillis par Madame Alixin, présidente du C.N.F.B. généreusement secondée par Madame Solvay, Bernard-Henri Levy et un nombreux public se trouvaient réunis dans la grande salle du conseil provincial du Brabant. Dans sa remarquable présentation Mme Alixin, évoqua le profil de cet universitaire trop jeune, trop beau et trop brillant mais homme de cœur qui dérange. Agrégé de philosophie en 1971, professeur à Strasbourg et à l'École Normale supérieure, écrivain fécond — un livre par an — prix Médicis, prix Interallié, il a tout tenté et tout réussi. Il est de ceux auxquels rien n'est impossible.

Après avoir expliqué les raisons pour lesquelles il ne parlerait pas des Egéries, titre de conférence souhaité par Mme Alixin — il estime que les femmes sont plus que des égéries, il se lança brillamment dans le commentaire de son dernier livre « Les aventures de la liberté » écrit à ce qu'il appelle la moitié de son âge d'homme, un livre qui se trouve entre le roman et l'essai avec peu de passerelles entre les deux genres.

Le livre mêle deux genres, la philosophie et l'histoire du totalitarisme. Comment naissent les totalitarismes ? Le vrai ressort des barbaries ne serait-il pas la religion de la pureté auxquelles dit-il, il faut toujours répondre et raconter urgemment leur histoire. Il évoque dans ces régimes, fascisme, communisme, la jeunesse sainte prête à se sacrifier.

L'idée romanesque : pourquoi André Malraux tarde-t-il tant à entrer en résistance ? Suit ensuite un magistral portrait de l'ancien communiste, devenu gaulliste et sur qui sa femme Josette eut l'influence retardatrice en question. Bernard-Henri Levy se dit un intellectuel sectaire et dogmatique. Il veut séparer le bien du mal car rien n'est plus nocif que la confusion des valeurs. « Il ne faut pas entrer dans la voie des méchants, car cela crée un piège au contre de soi. Epouser ces démarches risque de faire comprendre l'égarement, ensuite de le justifier pour finalement ris-

quer de l'absoudre ». Il cite Drieu, La Rochelle, Brasillach, Gide, hommes qui contre toute raison, malgré leur intelligence, ont approuvé communisme ou nazisme. Comment, pourquoi ? Quelle fut leur démarche ? Certes, Bernard-Henri Levy s'est intéressé aux grands noms de cette histoire-là mais aussi aux seconds rôles, les sacrifiés des grands récits dont l'influence fut parfois décisive, Alexandre Kojeve et le maître des maîtres, Bernard Groethuys dont l'œuvre orale et donc muette fut essentielle.

Il en vient aux femmes et se demande pourquoi certaines d'entre elles ont fait un choix étrange : troquer leur œuvre contre une influence. Certaines ont dit : je renonce à mon livre et tu fais de moi un mythe. C'est ce qu'il appelle joliment le complexe de Jules et Jim. Il évoque leur rôle de passeuses, intercesseuses, les plus douloureux de ces personnages douloureux. Exemple : Zelda Fitzgerald. Que serait l'œuvre de son mari Scott Fitzgerald sans el-

le ? Pourquoi n'ont-elles pas joué leur propre rôle ? Zelda trouve dans les papiers de son mari des esquisses qui sont la représentation de son image. Elle se les approprie, écrit un livre « Accordez-moi cette valse » que la critique qualifie de sous-Scott Fitzgerald. Elle devient folle et meurt dans l'incendie de la maison de repos où on l'avait internée... Rôle glorieux mais tragique de la femme.

L'exposé de Bernard-Henri Levy fut suivi d'une avalanche de questions, les unes pertinentes, d'autres moins auxquelles l'écrivain-philosophe répondit par un deuxième exposé plus brillant encore, si possible, que le premier.

La salle au premier rang de laquelle on reconnaissait Charles-Ferdinand Nothomb, président de la Chambre et la délicieuse artiste Arielle Dombasle ainsi que maintes autres personnalités, applaudit longuement cette conférence, la première de la nouvelle série des causeries du jeudi, organisées par le C.N.F.B.

RDG.